

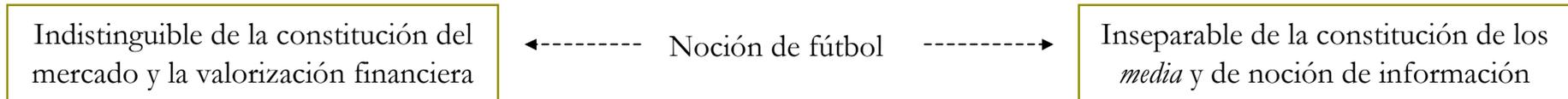
Tercera parte.
Leading cases



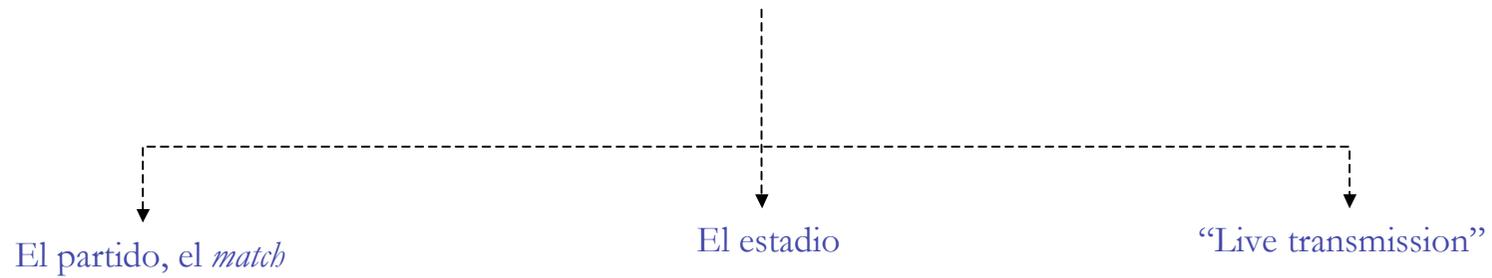
Leading Case.
La futbolización de lo humano



La futbolización



Tres dimensiones



La futbolización

Primer nivel – El partido

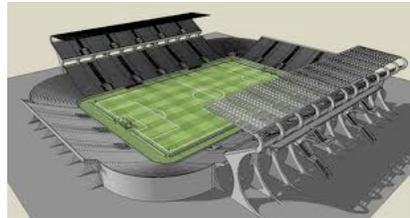
La creencia a este nivel es
aquello que mayormente
garantiza el sistema

Team A \neq Team B

Jugador A \neq Jugador B

La futbolización

Segundo nivel – El estadio



Sistema unificado de territorio

Sistema unificado de símbolos

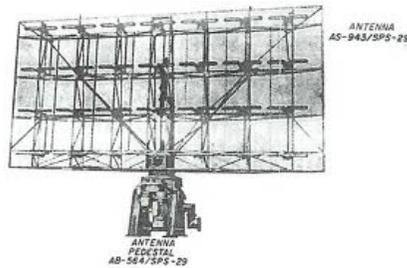
Sistema unificado de referencias

Posibilidad de “movilidad social”:

“La cámara me enfoca por dos segundos”, “el jugador x está a la alza (se lo ve más)”, etc.

La futbolización

Tercer nivel – La “live transmission”



Unificación de tiempo y temporalidad

El evento es evento porque es transmitido

Lo factual es *mediático*.

La temporalidad individual se mide en relación a/con los *media*.

La futbolización

Tercer nivel – La “live transmission”

La temporalidad-TV, la
cuestión del “Live”
como constante de la
cultura contemporánea

... Ce qui est « transmis » « en direct » sur une chaîne de télévision est *produit avant d'être transmis*; l'« image » n'est pas une reproduction fidèle et intégrale de ce qu'elle est censée reproduire. Encore moins de tout ce qui reste « reproductible ». Cela serait également vrai pour la modeste expérience que nous faisons ici. Supposez que ce que nous enregistrons là soit vu ailleurs, à l'instant, par exemple dans un autre pays, là où toutes nos allusions à la « scène française » d'aujourd'hui seraient sans doute inintelligibles : tout serait alors soumis à une distorsion, introduisant par conséquent des délais et des interprétations supplémentaires. D'ailleurs il n'est même pas nécessaire d'évoquer l'étranger pour cela. Quand il s'agit d'événements politiquement plus chargés, une bataille, un débat au Parlement, *une intervention militaire ou humanitaire*, la retransmission en direct est immédiatement prise, si directe qu'elle paraisse « techniquement », dans un filet d'interventions de toutes sortes. On cadre, on coupe, on commence ici, on interrompt là. On pourrait décrire à l'infini tous ces modes d'intervention qui font que le « direct » n'est jamais intégral. Que cette possibilité technique existe, si limitée et impure, si « fictive », soit-elle, cela suffit à changer, bien sûr, l'appréhension de tout le champ. Dès lors que nous savons, « croyons savoir », *croyons* tout simplement que le prétendu « direct » est possible et que d'un bout à l'autre du monde on peut transmettre des voix et des images, le champ de la perception et de l'expérience en général en est profondément transformé.

La futbolización

Tercer nivel – La “live transmission”

Televisión, espacio y
proyección

Ce qui se passe là est d'ailleurs chaque fois idiomatique : c'est chaque fois *une* nation, *un* peuple, *une* langue, *une* minorité qui se débat ou qui combat au nom de ces motifs structurellement fantasmatisques. Une hypothèse générale est donc insuffisante. Néanmoins, si insuffisante qu'elle reste, je crois qu'elle est nécessaire dès lors qu'elle en appelle au processus technologique, en tant qu'il a aussi (quoique non seulement) la forme générale de l'expropriation, de la dislocation, de la déterritorialisation. Et donc aussi celle d'une décomposition ou d'une disqualification de l'État, en tant que souveraineté liée à la maîtrise d'un territoire. Même si cette expropriation peut parfois produire l'effet inverse (illusion de proximité, d'immédiateté, d'intériorité), l'effet global et dominant de la télévision, du téléphone, du fax, des satellites, de la circulation accélérée des images, des discours, etc., c'est que le *ici-maintenant* devient incertain, sans assurance : l'ancrage, l'enracinement, le *chez-soi* sont radicalement contestés. Délogés. Cela n'est pas nouveau. Il en a toujours été ainsi. Le *chez-soi* a toujours été travaillé par l'autre, par l'hôte, par la menace de l'expropriation. Il ne s'est constitué que dans cette menace. Néanmoins, on assiste aujourd'hui à une expropriation, une déterritorialisation, une délocalisation, une dissociation si radicale du politique et du local, du national, de l'État-national et du local, que la réponse, il faudrait dire la réaction, cela devient : je veux être *chez moi*, je veux être chez moi enfin, avec les miens, auprès de mes proches.

J. Derrida/B. Stiegler, *Échographies de la télévision* (1996: 91)

La futbolización

Tercer nivel – La “live transmission”

Televisión, espacio y
proyección. El *televisado*

Oui et non. Excusez-moi, je vous interromps encore une seconde. Quand j'écris, je me dis souvent : « Bon... Tu prêtes tant d'attention à cette phrase, tu travailles le souffle et la syntaxe, tu fais attention au rythme, etc. » Et puis, selon les lieux de lecture –, et c'est encore plus vrai quand je refais ce travail pour un entretien qui paraîtra dans la presse, ce qui m'arrive, même si c'est rare –, je sais que cela sera lu à toute allure ; j'essaie alors d'intégrer à mon calcul le fait que ce sera lu ainsi à une autre vitesse. Mais cette « télévisée », car il y a de la télévisée partout, c'est une opération très difficile, voire impossible, d'autant plus qu'il n'y a pas un seul lecteur ni un lectorat homogène, dans son expérience ou sa culture du « lire » ou de l'« écouter », du « voir », du « regarder voir »...

J. Derrida/B. Stiegler, *Échographies de la télévision* (1996: 101)

[Los tres niveles]

La futbolización

Constituye una
sincronización

Tres dimensiones, tres momentos,
que funcionan en contemporaneidad

La eventualidad
(El partido, el *match*)

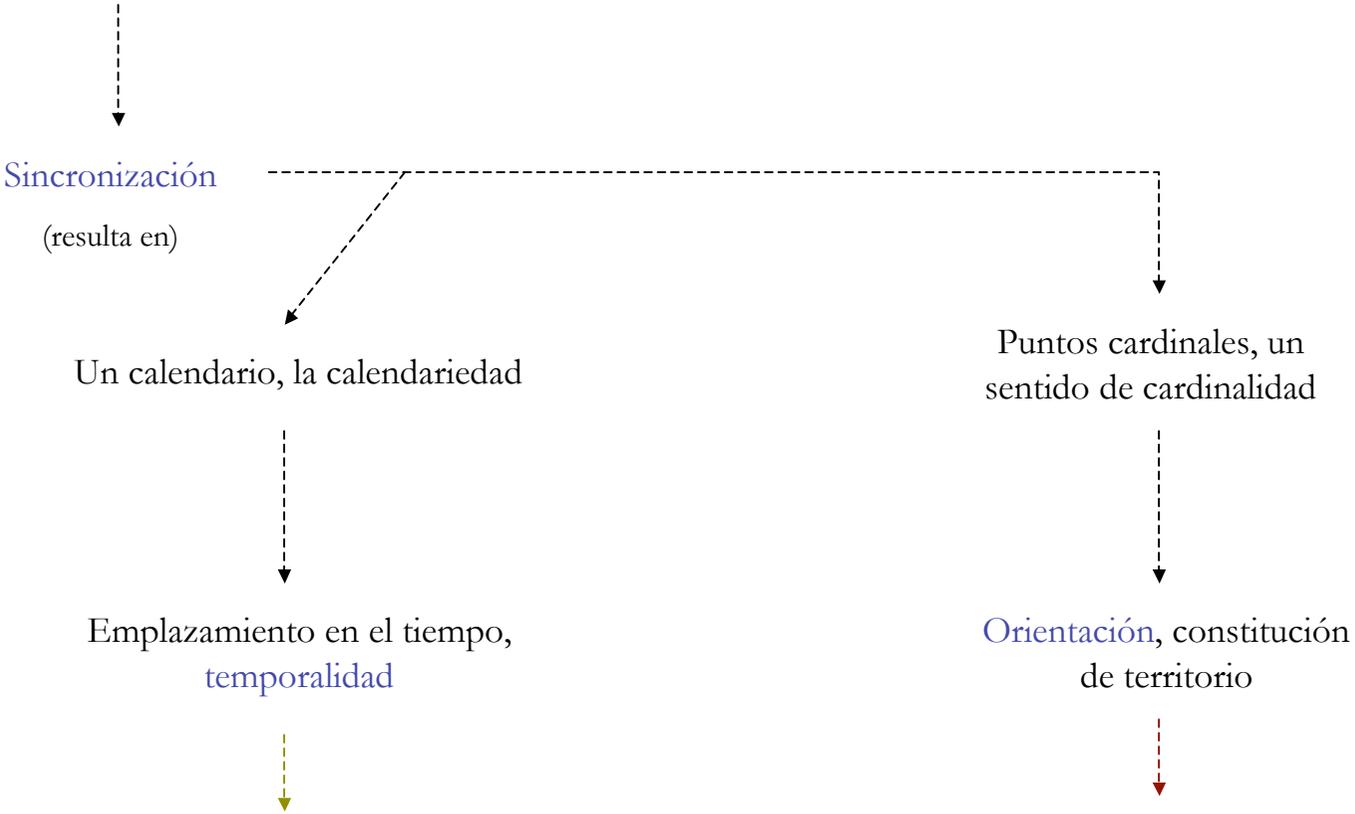
El espacio
(El estadio)

El medio ambiente, la
atmósfera, la ecología
("Live transmission")

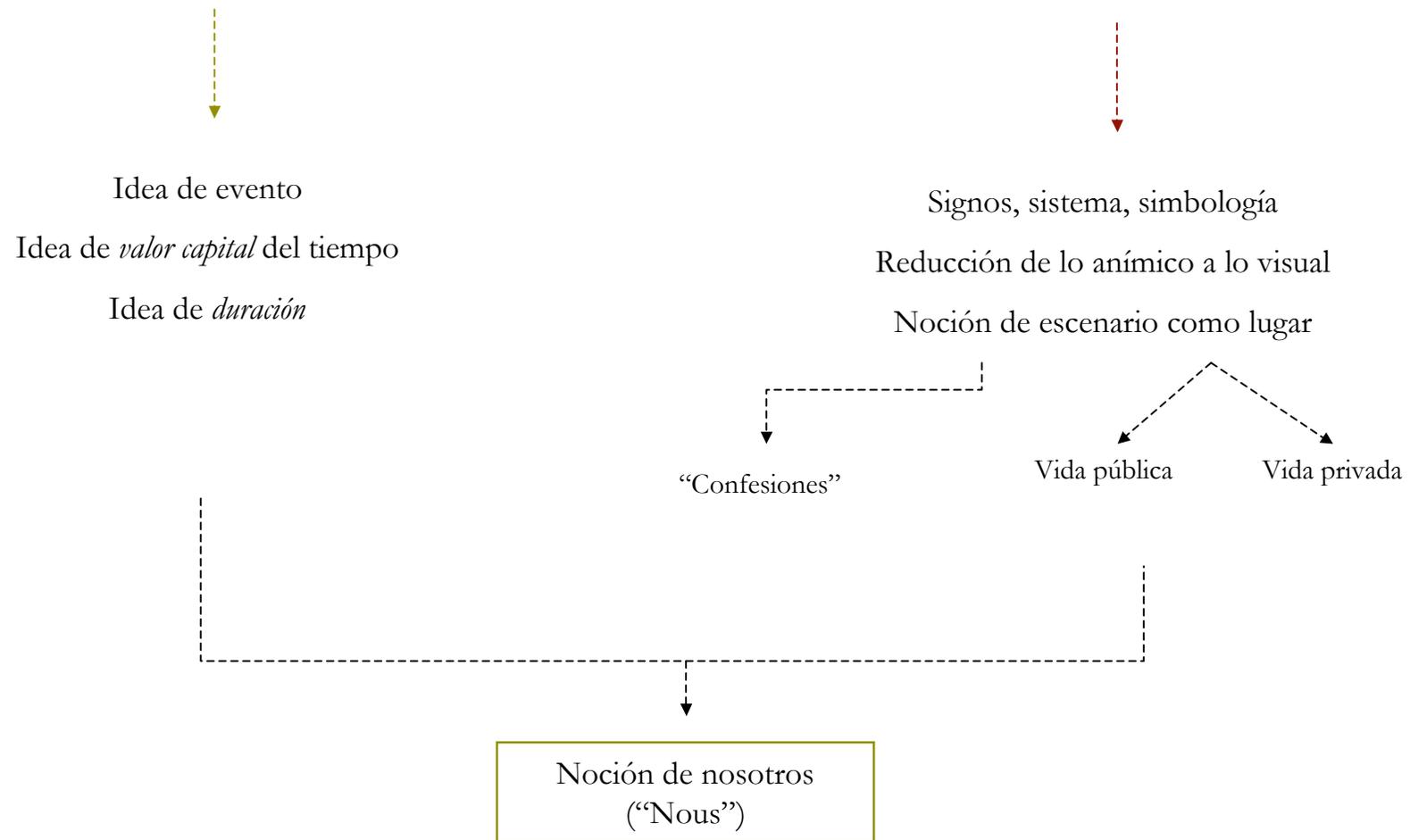
Produce un sentido de valor, valorización, en un contexto de financiación donde la cuantificación ("accountability") de cada objeto/cosa/cuerpo/aparato es la norma

Produce una *atmósfera total* que es entendida como mercado y como espacio virtual de los *media*.

La futbolización



La futbolización



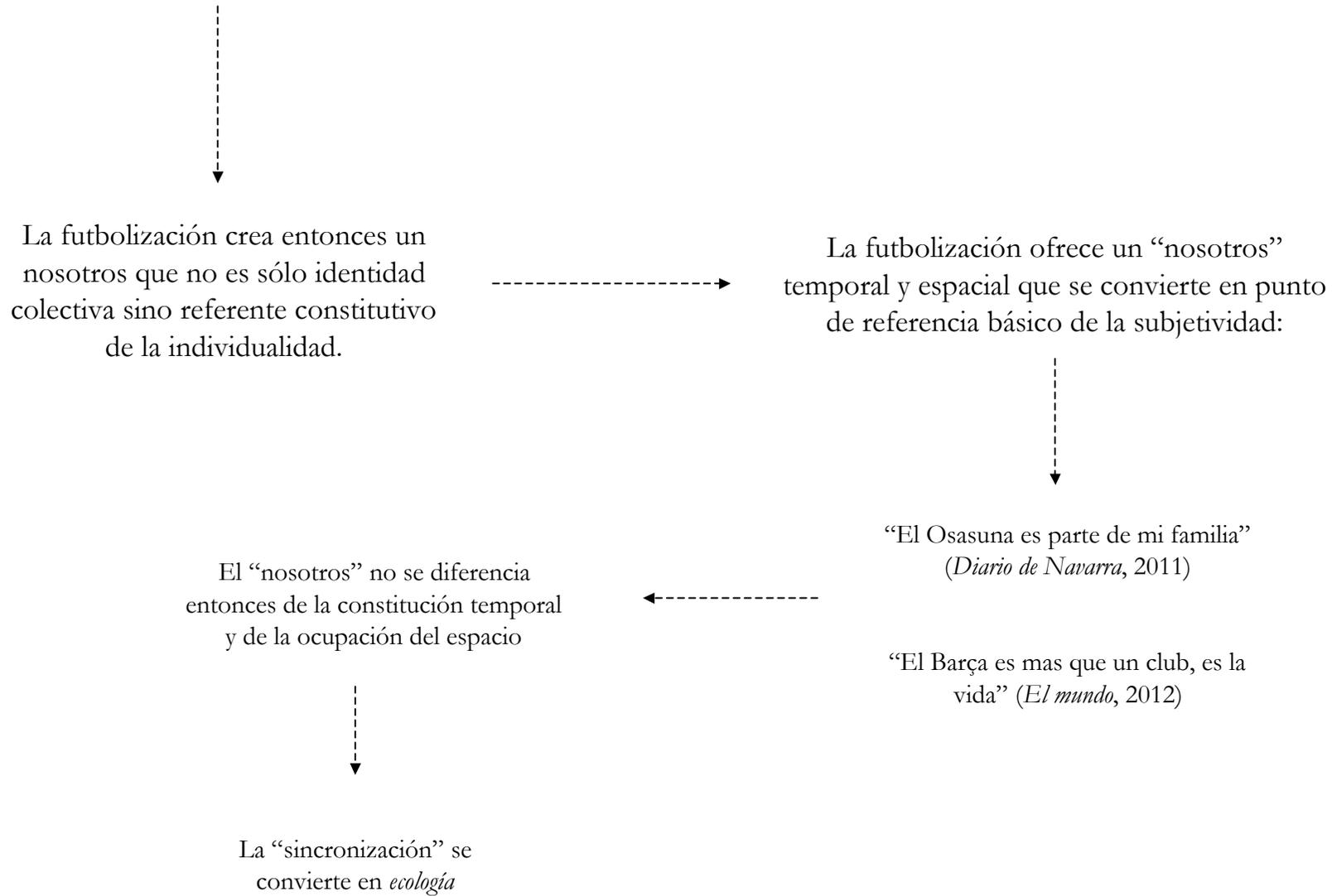
La futbolización

Le système technique devenu planétaire est aussi et en premier lieu un système mnémotechnique mondial. Or, nous avons vu que les mnémotechniques surdéterminent toujours les conditions de l'ajustement entre systèmes qui articule le devenir social, où le système technique est le facteur primordial du désajustement : les mnémotechniques fournissent ou conditionnent les critères de sélections rétentionnelles pour les flux de consciences inscrits dans les processus d'adoption par lesquels elles sont à la fois des consciences d'un *Je* et des consciences d'un *Nous* – et, à vrai dire, de plusieurs *Nous* simultanément.

Dans l'actuelle confusion mnémo-techno-logique, calendarité et cardinalité s'intègrent, tandis que l'intensification des contacts entre les groupes humains accentue de façon décisive la perméabilité générale au remplissement des tendances techniques, et donc le processus d'adoption de modes de vie toujours nouveaux et plus largement partagés, et la confusion résultante de ces groupes dans le marché qui est devenu un véritable milieu mnémo-techno-géographique annulant l'espace public dans l'espace des échanges marchands pour un *Nous* planétaire en souffrance, et dont l'unité, comme toujours, est totalement fantasmatique. Comme toujours, mais en un sens nouveau et qui est de plus en plus atomisé, et corrélativement ressenti comme menaçant.

La noción del
“nosotros”

La futbolización



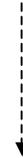
La futbolización



La “sincronización” se convierte
en estandarización de conciencias,
en estandarización de la formación
de la subjetividad



La pérdida de la individuación en términos de
creatividad y libertad de los estándares es
notoria y organizada (Stiegler: “l’organization
de la perte d’individuation”)



La futbolización

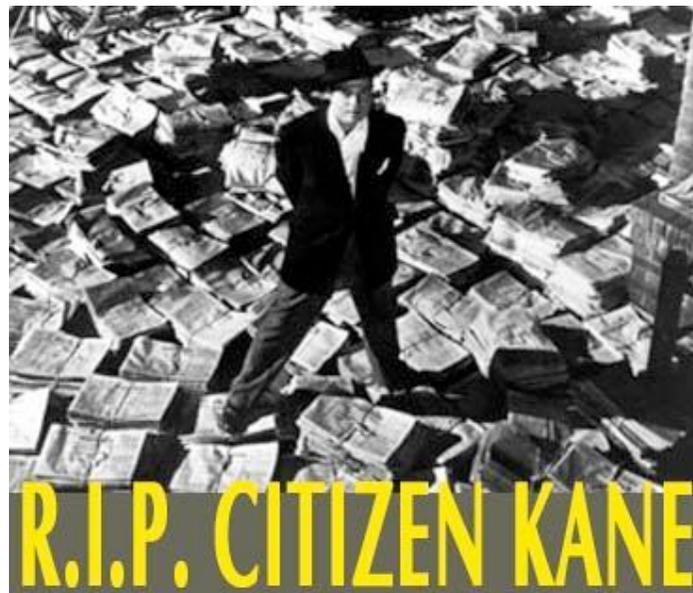
La generalización del
televisado como
historicidad en sentido
de constitución del
presente

. La télévision, selon lui, débouche sur une nouvelle calendarité qui consiste à faire coïncider les écoulements de conscience au travers d'objets temporels qui transforment la manière dont nous vivons les événements. Car un objet temporel est un objet dont le temps d'écoulement coïncide avec le temps d'écoulement de la conscience dont il est l'objet. Une mélodie chez Husserl est un objet temporel; la télévision chez Stiegler, également. Aussi, lorsque les objets temporels deviennent industriels, intégrés à des réseaux de distribution, structurés par des grilles de programme, ils deviennent la loi d'une nouvelle calendarité. Au lieu de produire notre temps propre, nous subissons l'emprise et la convergence des technologies qui se préparent – *via* Internet –, la fusion de l'industrie culturelle et de la logistique, qui induisent une temporalité autre et produisent une sorte de contrôle des consciences, dont Fellini avait déjà eu l'intuition.

Stiegler, *Économie de l'hypermatériel et psychopouvoir* (2008: 12)

Leading Case.

La cuestión de la “conciencia colectiva”



La cuestión de la conciencia “colectiva”

Una de las consecuencias de la perspectiva tradicional de considerar una conciencia humana universal e individual es concebir a la misma de forma colectiva.



Esta colectivización de la conciencia es asimismo un justificativo y un argumento de sustento a la existencia de la misma: la conciencia no se define por otra cosa que por sí misma, de allí los *valores* morales y sociales que se le atribuyen.

La cuestión de la conciencia “colectiva”

Página12

Imprimir | Regresar a la nota

El mundo | Jueves, 9 de febrero de 2012

Alegato final del juez Garzón en el juicio por investigar al franquismo en España

“El juez del hombre es su conciencia”

Tanto el fiscal como la defensa volvieron a pedir la absolución de Garzón, quien en 2008 se declaró competente para investigar la causa de las más de cien mil desapariciones forzadas de la dictadura comandada por Francisco Franco.

El juicio a Baltasar Garzón por investigar los crímenes del franquismo concluyó ayer y se espera la sentencia del Tribunal Supremo con fecha aún a definir. “El tribunal del hombre es su conciencia”, dijo el ex juez de la Audiencia Nacional citando al filósofo alemán Immanuel Kant. Garzón enfrenta una posible condena a 20 años de inhabilitación en sus funciones. Está acusado por prevaricato —dictar sentencia injusta a sabiendas— por la organización franquista Manos Limpias.



“Mi conciencia está tranquila porque tomé las decisiones que creía ajustadas a derecho.”

Tanto el fiscal como la defensa volvieron a pedir la absolución de Garzón, quien en 2008 se declaró competente para investigar la causa de las más de 100.000 desapariciones forzadas de la dictadura comandada por Francisco Franco y la Guerra Civil española. La causa radicada en 2006 en el Juzgado de Instrucción N°6 de la Audiencia Nacional había recaído sobre él.

“Mi conciencia está tranquila porque tomé las decisiones que creía ajustadas a derecho. Investigar, perseguir y sancionar los crímenes masivos de desapariciones forzadas y detenciones ilegales es la única defensa que las instituciones creo que deben a las víctimas para que no se produzca el olvido y la falta de memoria”, afirmó Garzón.

El fiscal Luis Navajas denunció graves irregularidades en el proceso de acusación a Garzón, por cuanto el juez instructor de la causa corrigió errores en el escrito presentado por Manos Limpias. Además pidió que el TS aplique la Doctrina Botín, que considera nulas las causas presentadas solamente por la acusación popular, y no por la fiscalía. “Atentaría casi contra el principio de la independencia judicial. Mandaría el mensaje de que sólo es tolerable la interpretación mayoritaria”, consideró Navajas. “Sería patético y ridículo que Argentina tenga a una jueza dedicada a investigar los crímenes del franquismo (María Romilda Servini de Cubría) y aquí se esté juzgando al juez que quiso hacerlo”, aseguró.

Su abogado defensor, Gonzalo Martínez-Fresneda, se extendió durante dos horas en la exposición de su informe final y comenzó su intervención centrándose en el hecho de que Garzón archivara en 1998 una querrela interpuesta en su juzgado por la matanza cometida en el pueblo madrileño de Paracuellos del Jarama en 1936. Según él, ello no es comparable jurídicamente con la causa que abrió por las desapariciones durante la dictadura. Según dijo, la sala toleró durante la prueba documental la lectura del auto en el que Garzón archivó la querrela.

“Ello no es suficiente para que la acusación vuelva a introducir por la puerta falsa y en fraude procesal este elemento que ha quedado sin género de dudas fuera del objeto de este procedimiento, después de que Manos Limpias con absoluta sumisión lo excluyera de su escrito de acusación siguiendo las instrucciones del instructor Luciano Varela”, fustigó Martínez-Fresneda. Según él, la querrela interpuesta en 1998 formó parte de una contraofensiva por haber aceptado la Audiencia Nacional hechos relativos a las desapariciones en Argentina o el caso del ex dictador chileno Augusto Pinochet. Otro de los puntos centrales fue la Ley de Amnistía de 1977 que, según la defensa, es mal interpretada por la acusación, ya que este perdón no estaba dirigido a los crímenes cometidos por el franquismo, sino a la violencia de ETA.

En tanto, la acusación, que fue la primera en presentar sus conclusiones, ratificó su pedido de pena de 20 años de inhabilitación, al afirmar que Garzón prevaricó porque sabía que no era competente. Su propósito

La definición de lo humano es inalienable, es el *noumeno* kantiano: lo real en estado puro pero intangible. La función del trabajo es la función de lo humano

La conciencia es una entidad *per se*, constituye un valor en sí, no es *lo que hace* sino la existencia misma de ella.

La conciencia es animada, constituye un personaje dentro del individuo. La conciencia es así el centro de gravedad de lo humano pero no es humana en sentido literal porque no es accesible o manipulable.

La cuestión de la conciencia “colectiva”

Garzón: “Me guió el desamparo de las víctimas. Mi conciencia está tranquila” | Polític... Page 1 of 5

EL PAIS

POLÍTICA

JUICIO A GARZÓN »

Garzón: “Me guió el desamparo de las víctimas. Mi conciencia está tranquila”

Martínez-Fresneda: las resoluciones de Garzón fueron “racionales y defendibles”

JULIO M. LÁZARO | Madrid | 8 FEB 2012 - 16:00 CET 202

Archivado en: España Política

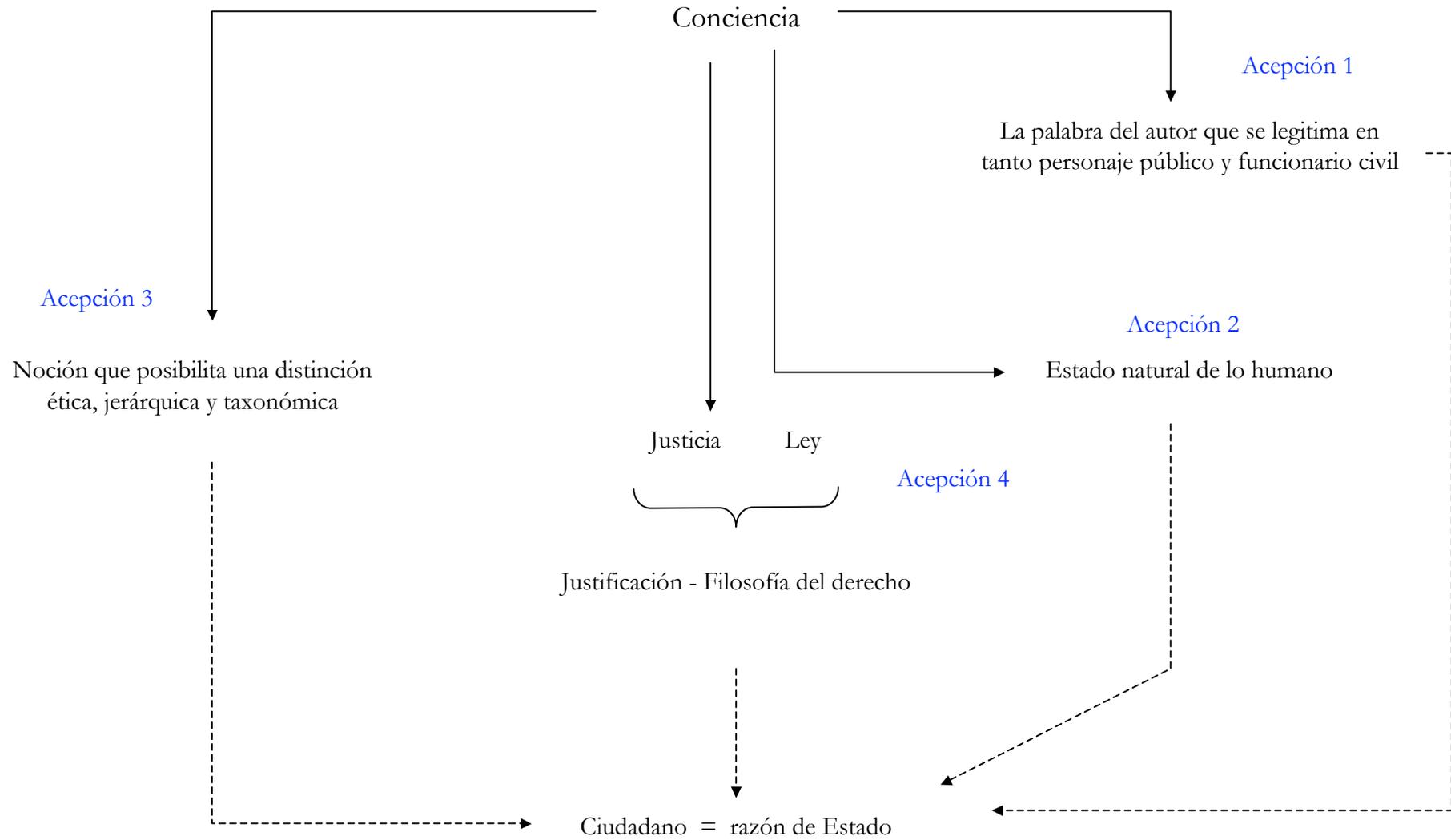
El juicio por la investigación de los crímenes del franquismo ha concluido con la última palabra del juez Baltasar Garzón, que se enfrenta a 20 años de inhabilitación por haber abierto la causa. “Yo solo puedo decir que mi conciencia está tranquila porque tomé las decisiones que creí ajustadas a Derecho para investigar, perseguir y sancionar, por mí o por quien correspondiera en uso de la jurisdicción, los crímenes masivos de desaparición forzada de personas, detenciones ilegales sin dar razón del paradero de las víctimas y por tanto, cometiendo hasta el día de hoy, como única defensa que las instituciones creo que deben a las víctimas para que no se produzca el olvido y la falta de memoria”.

Fueron las últimas palabras del magistrado que en su última intervención redundó en que su actuación fue “en cumplimiento del mandato judicial de dar protección a las víctimas y frente a unos hechos delictivos”. Un criterio,

La conciencia es un ente regulador, una entidad que actúa con autonomía de lo humano, algo que se puede enajenar.

La conciencia es un reaseguro del comportamiento, de la motricidad, de la historicidad: la conciencia es el sentido último de lo humano.

La cuestión de la conciencia “colectiva”



La cuestión de la temporalidad

Perspectiva post-racional,
post-colonial



No es histórica

Es accidental y funciona como tal

No tiene un *tempo*

Las nociones cardinales y de calendario son re-formuladas

La cuestión de la temporalidad

Dimensión/memoria genética (Lebeau, Leroi-Gorhan)	<i>Tempo</i> monumental <i>Tempo</i> civilizatorio
Dimensión/memoria biológica (Piaget)	<i>Tempo</i> conocimiento <i>Tempo</i> gnosis
Dimensión/memoria tecnológica (Stiegler)	<i>Tempo</i> ecológico <i>Tempo</i> ambiental <i>Tempo</i> espacial

La cuestión de la temporalidad

Noción de
evento/temporalidad

... Notre droit repose sur un appareil d'administration de la preuve, une preuve qui n'est pas la même chose qu'un témoignage mais qui affecte évidemment la notion du témoignage, et qui suppose cette « télétechnologie » qu'est l'écriture. D'autre part, l'histoire comme pratique scientifique a beaucoup de mal à intégrer la matière audiovisuelle. Marc Ferro, il y a déjà longtemps, a plaidé pour que le document audiovisuel soit reconnu comme source historique, comme archive, mais cette démarche rencontre encore beaucoup de résistance dans l'Université, peut-être plus particulièrement en France mais pas seulement en France. Cette archive pose indubitablement des problèmes. Ce que vous venez de dire à propos de la scène de tabassage de Rodney King apporte précisément des éléments pour instruire ces problèmes. Pour revenir sur le temps réel ou la transmission en direct, Pierra Nora avait écrit en 1973, dans *Le Retour de l'événement*, qu'avec le système médiatique – il prenait l'exemple du débarquement sur la Lune – les médias en quelque sorte court-circuitaient l'activité historique et constituaient l'événement avant même que l'historien ait la possibilité de le faire. Il mettait en évidence un télescopage éliminant ce qu'il appelait le « travail du temps ». Le temps est un travail. Je reviendrai tout à l'heure sur cette question avec le travail du deuil qui doit être mis en relation avec celle des supports. Comment analyseriez-vous les résistances, dans le domaine juridique ou dans le domaine de l'histoire, à la prise en compte de ces supports techniques du témoignage ?

J. Derrida/B. Stiegler, *Échographies de la télévision* (1996: 106)

La cuestión de la temporalidad

Noción de
ontología/temporalidad

Le mal-être de « nous » est l'indifférence ontologique. Nous appelons indifférence ontologique ce qui met en œuvre un processus hégémonique de sélections par calculs qui annulent la différence ontologique en tant qu'elle signifie d'abord que « l'être n'est pas l'étant ». Ce qui veut dire :

1. Qu'il n'est pas pensable depuis l'étant *vorhanden*, c'est-à-dire « sous-la-main » au sens de « calculable, objectivable et objectivé ».
2. Qu'il est essentiellement un *savoir originel* (« une compréhension ordinaire et vague de l'être est un fait ») qui est aussi un *non-savoir originel*, c'est-à-dire une question (sans réponse *ultime*, c'est-à-dire *probable*).
3. Que cette *question* est ce dont le *Dasein* répond, ce dont il est *en charge* en tant qu'un étant singulier, qui n'est pas calculable, ni objectivable ni objectivé, même s'il *peut sombrer dans sa réification* et son autonégation, c'est-à-dire dans la *détermination de son indéterminité* ou de sa singularité comme *On*.
4. Que cette question dont le *Dasein* répond, la question de l'être, est ce qui constitue la *temporalité* de ce *Dasein*.
5. Que *l'être est époques, épokhalité*, c'est-à-dire suspensions, interruptions, *ruptures*.

À travers les époques de l'être, le *Dasein* est l'étant qui répond de l'être en répondant de son avoir-à-être, l'étant libre comme étant ouvert à l'indétermination de l'avenir qui, à travers son avenir, n'est pas seulement le sien, mais ce qui répond de l'avenir de l'être, c'est-à-dire de la liberté de l'être dans la différence ontologique : ce qui est libre de ne pas être l'étant.

C'est-à-dire aussi *de ne pas être le réel*, pour parler comme Valéry¹, mais *plus tôt le possible*.

La cuestión de la temporalidad

Noción de historicidad

C'est en posant cette finitude rétentionnelle comme principe de toute autre analyse philosophique que j'ai développé, dans *La Faute d'Épiméthée* et *La Désorientation*, les concepts d'épiphyllogenèse et de rétention tertiaire. Si Heidegger, critiquant la conception husserlienne du temps, tout en s'en inspirant, pose que « l'étant que nous sommes nous-mêmes » est toujours héritier, est toujours précédé d'un déjà-là factice, d'un passé qu'il n'a pas vécu, qui n'est donc pas *le sien*, qui doit pourtant devenir *son* passé et qu'il doit donc en quelque sorte *adopter*, j'ai essayé de montrer que la conséquence – que *Sein und Zeit* n'assume pas, et toute la question de la politique heideggerienne tient à cette ambiguïté – est qu'au-delà des rétentions primaires et secondaires, analysées par Husserl, il doit y avoir des rétentions tertiaires, c'est-à-dire des traces techniques qui rendent accessible au Dasein ce passé factice qui n'est pas le sien, qu'il n'a pas vécu, et qui cependant doit devenir le sien, dont il doit hériter comme son histoire. Telle est son historialité (Geschichtlichkeit):

Ce que j'appelle rétention tertiaire, Heidegger l'a aussi nommé *Weltgeschichtlichkeit* (mondo-historialité)¹. Mais il a renoncé à inscrire celle-ci dans la sphère originaire de la temporalité « authentique ».

La cuestión de la temporalidad

Noción de testimonio y técnica

D'où la contradiction apparente : la technique ne fera jamais un témoignage, le témoignage est pur de toute technique, et pourtant il est impur, et pourtant il implique déjà l'appel à la technique. Dans cette contradiction ou dans cette tension aporétique se fait jour la nécessité de repenser les apports du témoignage et de la technique, et toutes les conséquences que vous avez évoquées en ce qui concerne l'histoire et la mémoire (c'est ce que j'essaie de faire ailleurs, dans un séminaire, à un autre rythme, de façon, je l'espère, plus raffinée que je ne peux le faire ici en improvisant devant ces machines à toute allure). L'historien, c'est quelqu'un qui fait appel à la fois à des preuves et à des témoignages. Même s'il fait la critique des témoignages, il implique que des témoins ont déclaré avoir fait, avoir vu, avoir entendu ceci ou cela, et il confronte les témoignages aux pièces à conviction, les témoignages aux preuves ou les témoignages entre eux.

J. Derrida/B. Stiegler, *Échographies de la télévision* (1996: 108)

La cuestión de la temporalidad

Noción de historicidad/
“live transmission”

... Notre droit repose sur un appareil d'administration de la preuve, une preuve qui n'est pas la même chose qu'un témoignage mais qui affecte, évidemment la notion du témoignage, et qui suppose cette « télétechnologie » qu'est l'écriture. D'autre part, l'histoire comme pratique scientifique a beaucoup de mal à intégrer la matière audiovisuelle. Marc Ferro, il y a déjà longtemps, a plaidé pour que le document audiovisuel soit reconnu comme source historique, comme archive, mais cette démarche rencontre encore beaucoup de résistance dans l'Université, peut-être plus particulièrement en France mais pas seulement en France. Cette archive pose indubitablement des problèmes. Ce que vous venez de dire à propos de la scène de tabassage de Rodney King apporte précisément des éléments pour instruire ces problèmes. Pour revenir sur le temps réel ou la transmission en direct, Pierra Nora avait écrit en 1973, dans *Le Retour de l'événement*, qu'avec le système médiatique – il prenait l'exemple du débarquement sur la Lune – les médias en quelque sorte court-circuitaient l'activité historique et constituaient l'événement avant même que l'historien ait la possibilité de le faire. Il mettait en évidence un télescopage éliminant ce qu'il appelait le « travail du temps ». Le temps est un travail. Je reviendrai tout à l'heure sur cette question avec le travail du deuil qui doit être mis en relation avec celle des supports. Comment analyseriez-vous les résistances, dans le domaine juridique ou dans le domaine de l'histoire, à la prise en compte de ces supports techniques du témoignage ?

J. Derrida/B. Stiegler, *Échographies de la télévision* (1996: 106)

La cuestión de la temporalidad

Noción de espectro e historia

L'histoire même est un effet de spectralité. Le retour des Romains dans la Révolution française appartiendrait à un mode de transmission spectral surdéterminant tous les événements historiques, et ce de manière irréductible. Peut-être devrait-on dire, d'autre part, que cette spectralité appartient à ce qu'on pourrait appeler une histoire en temps différé, une histoire dans le jeu de l'écriture qui a pour structure, me semble-t-il, sauf dans des cas très particuliers (comme les signatures de contrats ou des événements appartenant manifestement au type performatif), une distension irréductible entre l'événement et son enregistrement. Il me semble que, massivement, l'écriture orthographique constitue un temps différé. Aujourd'hui, nous vivons un certain nombre d'événements « en

direct », « en temps réel ». Dans quelle mesure – c'est là encore une question très lourde – la spectralité qui y joue est-elle incommensurable à cette spectralité en temps différé ? Quelle est, autrement dit, la problématique de l'événementialisation qui se noue autour de cela aujourd'hui ?

J. Derrida/B. Stiegler, *Échographies de la télévision* (1996: 143-144)

La cuestión de la temporalidad

En principe, tout événement se vit, comme on dit et comme on croit, en « temps réel ». Ce que nous vivons « en temps réel », et que nous jugeons remarquable, c'est l'accès à ce que nous ne vivons pas, justement : nous sommes « là » où nous ne sommes pas en temps réel, par les images ou par la relation technique. Nous arrivent en temps réel des événements qui ne nous arrivent pas, c'est-à-dire que nous ne vivons pas immédiatement autour de nous. Nous sommes en temps réel là où les bombes explosent au Koweït ou en Irak. Nous enregistrons et croyons percevoir sur un mode immédiat des événements auxquels nous ne sommes pas présents. Mais l'enregistrement d'un événement, dès lors qu'il y a une interposition technique, c'est toujours différé, c'est-à-dire que cette « différence »-là est inscrite au cœur même de la synchronie supposée, dans le présent vivant. Les événements passés, par exemple une séquence de l'histoire romaine telle qu'elle est mimée, reconstituée dans le simulacre au moment de la révolution de 1789, c'est apparemment autre chose, mais autre chose qui nous signifie que ce qui s'est passé là, à Rome, est l'objet de nouveaux enregistrements. Nous enregistrons de nouveau, cela nous arrive de nouveau, et par la lecture historique, l'interprétation historique, même par la mimique, le mimétique ou la simulation, nous enregistrons ce qui est passé. L'empreinte, au fond, continue de s'imprimer ; le raccourcissement des intervalles n'est qu'un rétrécissement dans l'espace de cette « différence » et de cette temporalité. À partir du moment où – effet de la modernité, effet du xx^e siècle – on peut voir des spectacles ou entendre des voix qui ont été enregistrés au début du siècle, l'expérience que nous en faisons aujourd'hui est une forme de présentification qui, pour avoir été auparavant impossible, voire impensable, ne s'en inscrit pas moins dans la possibilité de ce délai ou de cet intervalle qui fait qu'il y a de l'expérience historique en général, qu'il y a de la mémoire en général. Ce qui veut dire qu'il n'y a jamais de temps absolument réel ; ce qu'on appelle le temps réel, dont on comprend facilement en quoi,

Noción de espectro e historia

La cuestión de la temporalidad

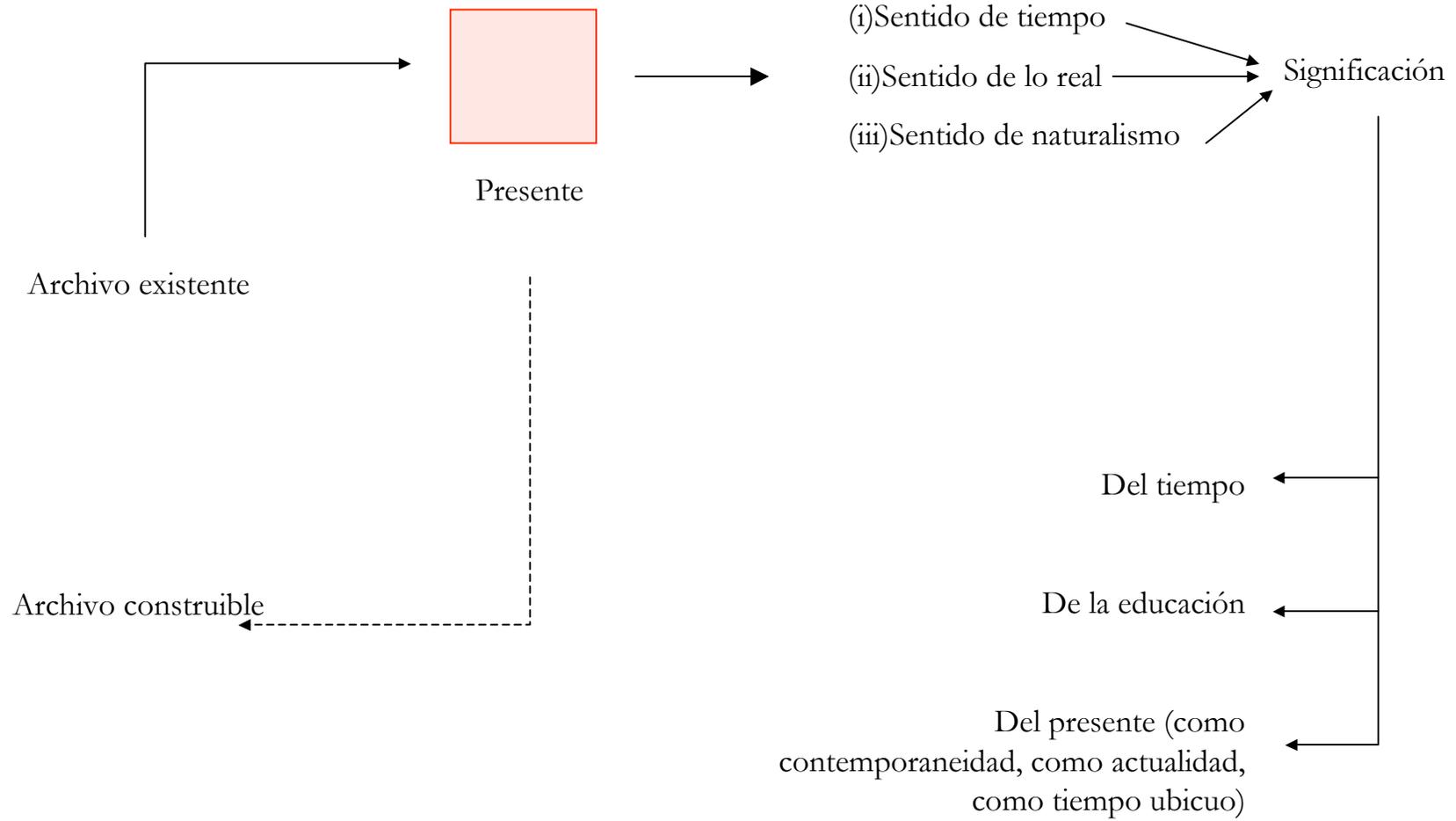
Noción de espectro e historia

dans le langage courant, on peut l'opposer au temps différé, n'est en fait jamais pur. Ce qu'on appelle temps réel, c'est simplement une « différance » extrêmement réduite, mais il n'y a pas de temps purement réel puisque la temporalisation elle-même se structure à partir d'un jeu de rétention ou de projection, et par conséquent de traces : la condition de possibilité du présent vivant, absolument réel, est déjà mémoire, anticipation, c'est-à-dire jeu de traces. L'effet de temps réel est lui-même un effet particulier de « différance ». Cela ne doit pas nous conduire à effacer ou à minimiser l'extraordinaire fossé qui sépare ce que nous appelons aujourd'hui transmission en temps réel de ce qui avait été impossible auparavant. Je ne veux pas essayer de réduire toute la modernité technique à une condition de possibilité qu'elle partage avec des temps beaucoup plus anciens. Néanmoins, pour comprendre l'originalité et la spécificité de cette modernité technique, il faut ne pas oublier que le temps purement réel, ça n'existe pas, ça n'existe pas à l'état plein et pur. C'est à cette condition qu'on comprendra en quoi la technique seule peut opérer l'« effet » de temps réel. On ne parlerait pas de temps réel autrement. On ne parle pas de temps réel là où on a l'impression qu'il n'y a pas d'instruments techniques.

J. Derrida/B. Stiegler, *Échographies de la télévision* (1996: 145)

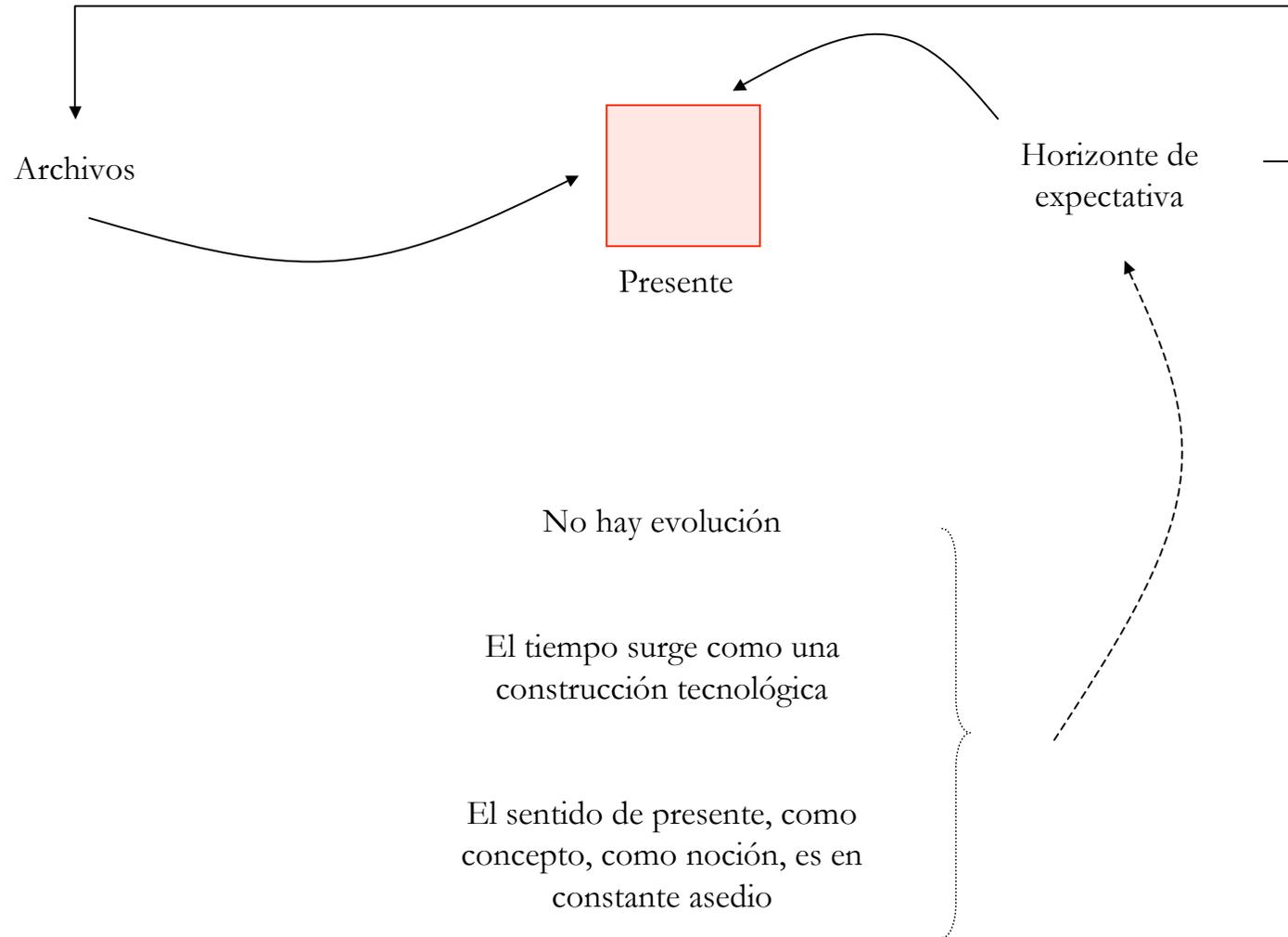
La cuestión de la temporalidad

Temporalidad clásica

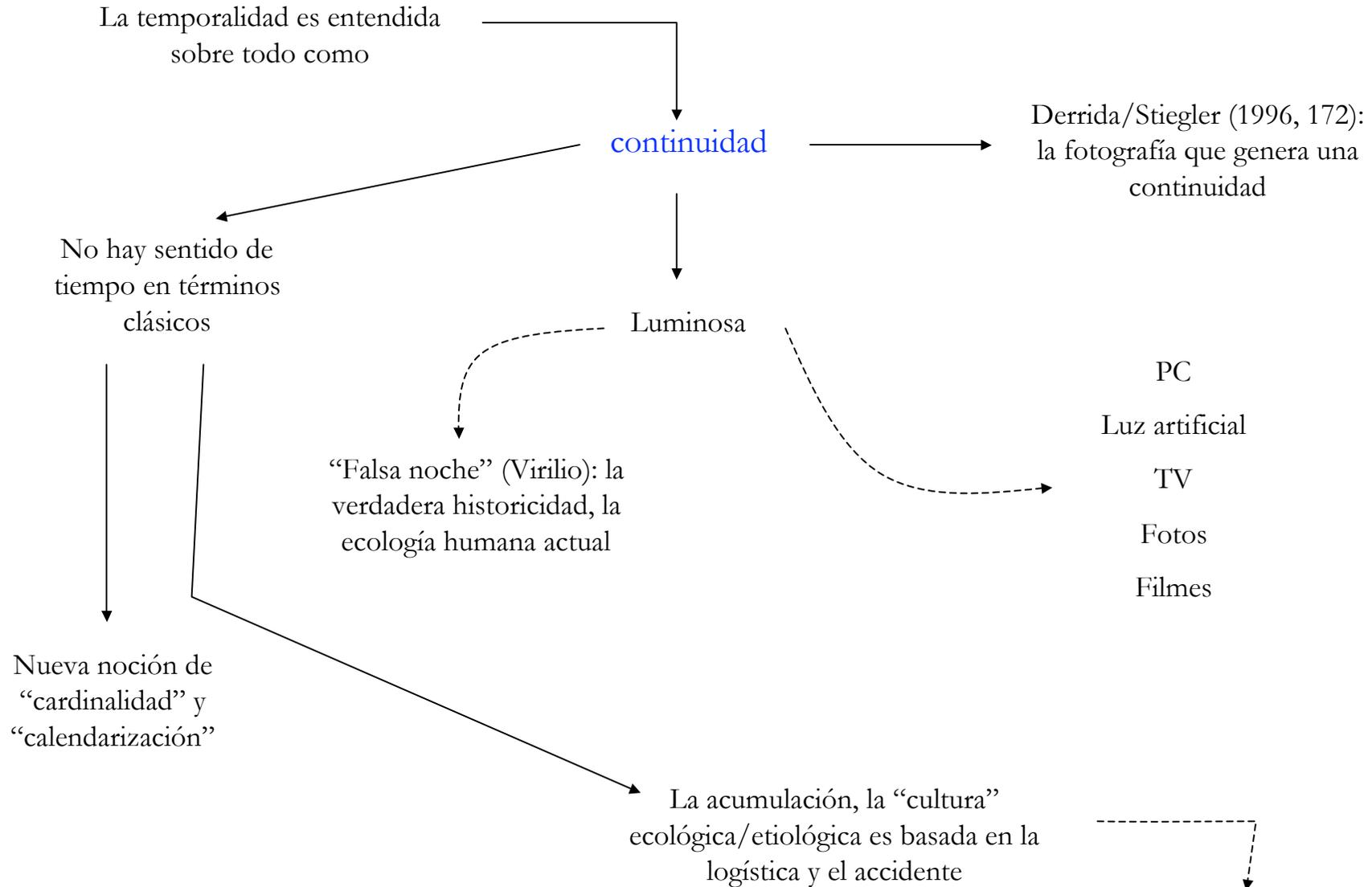


La cuestión de la temporalidad

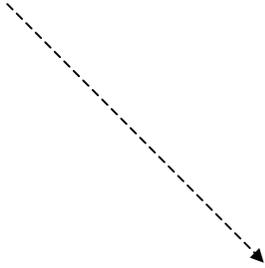
Temporalidad
actual



La cuestión de la temporalidad



La cuestión de la temporalidad



De allí que el estatuto de aquello que se entiende como *sucedido*, como “eso-que-sucedió-allí”, es aquello que se ha modificado porque en la actualidad ya no responde a principios filosóficos clásicos sino a las condiciones tecnológicas.

La cuestión de la temporalidad

La continuidad temporal
como visualidad

La *continuité*
est la condition de possibilité du *ça a été* barthésien : il faut
que nous ayons un *sentiment de continuité, non seulement de la*
chaîne des luminances, mais aussi de ce qui est vu : il faut que
le grain s'efface, pour que le *spectrum* fasse unité, se présente
comme individu (singularité indivisible, *tode ti*), comme ce
que voici (*ça a été*) en son caractère unique dans son instant
unique, et ne paraisse pas être traitable lui-même en tant que
tel (puisse produire ce *punctum* que Barthes nomme justement
aussi l'« Intraitable ») :

J. Derrida/B. Stiegler, *Échographies de la télévision* (1996: 172)

La cuestión de la temporalidad

Leading case

